

Roberto Saviano, *Extra pure, Voyage dans l'économie de la cocaïne*, Gallimard, 2014 (Extraits)

La cocaïne est une valeur refuge. La cocaïne est un bien anticyclique. La cocaïne est un bien qui ne craint ni l'épuisement des ressources ni l'inflation. De nombreux endroits du monde vivent sans hôpitaux, sans Internet ni eau courante. Mais pas sans coke. L'ONU affirme qu'en 2009, l'Afrique en a consommé 21 tonnes, l'Asie 14, l'Océanie 2. Plus de 101 pour l'Amérique latine et les Caraïbes. Les dépenses sont minimales, la vente est immédiate, les marges réalisées sont énormes. La cocaïne se vend plus facilement que l'or et ses bénéfices peuvent dépasser ceux du pétrole. L'or a besoin d'intermédiaires et les négociations prennent du temps. Le pétrole, lui, nécessite des puits, des raffineries, des oléoducs. La cocaïne est le dernier bien qui permette l'accumulation primitive du capital [...] Il n'est nulle valeur boursière qui puisse générer les profits de la cocaïne. On ne peut pas faire de trafic de coke avec des syndicats, des projets industriels, des aides publiques et des règles défendues par la justice. On gagne si on est le plus fort, le plus malin, le mieux organisé, le mieux armé. [...] La cocaïne est un bien complexe. Derrière sa blancheur se cache le travail de millions de personnes. Aucune d'entre elles ne s'enrichit autant que ceux qui savent se positionner au bon endroit de la filière de production.

Tout le monde veut trois choses : pouvoir, pussy et dinero. Même le juge qui condamne les méchants, même les hommes politiques veulent ça : dinero, pussy et pouvoir. Mais ils prétendent les obtenir en se rendant indispensables, ils sont les défenseurs de l'ordre, des pauvres ou de qui sait quoi d'autre. Money : tout le monde en veut, en faisant mine de vouloir autre chose ou d'agir dans l'intérêt général [...] Avec la cocaïne, tu peux être ce que tu veux. Si tu en prends, c'est comme si tu te tirais une balle dans le pied. Si tu ne fais pas partie de l'organisation, rien au monde n'existe. L'organisation fournit des règles pour trouver sa place dans le monde. Elle fournit les règles pour tuer, et fournit aussi celles qui nous disent comment on sera tué. Tu veux mener une vie normale ? Tu préfères être une nullité ? Tu peux. Il suffit de ne pas voir et de ne pas entendre [...] Ceux qui tentent de s'opposer à l'organisation sont condamnés. On peut échapper à la loi, mais pas à l'organisation. On peut même échapper à Dieu, car Dieu sait qu'il y aura toujours un de ses fils pour le tromper. On ne peut pas échapper à l'organisation.

Ceux qui me lisent habitent peut-être dans une partie du monde qui vit encore en paix. Ils connaissent les cris qu'on entend dans les hôpitaux, ceux des femmes qui accouchent, des malades et des enfants qui hurlent, les cris que provoque une luxation. Mais ils n'ont sans doute jamais entendu le hurlement d'un homme atteint par une balle, un homme aux os brisés par une rafale de mitrailleuse ou par les éclats d'une explosion qui l'ont transpercé lui arrachant un bras ou la moitié du visage. Ça, se sont d'autres hurlements, les seuls que la

mémoire ne peut oublier. Quand on a entendu les hurlements d'un homme qui meurt ou qui a été blessé au front, pas la peine de dépenser son argent en psychanalyse ni de chercher du réconfort. Ces cris-là, on ne les oubliera jamais plus. Ces cris-là, seule la chimie peut les arrêter, les étouffer, les repousser dans les ténèbres. Rien n'est plus antimilitariste que le cri d'un blessé de guerre. Seule la morphine peut éteindre ses hurlements, et permettre aux autres de croire qu'ils gagneront la guerre tout en restant indemnes. Et donc, les Etats-Unis, qui avaient besoin de morphine pour partir en guerre, demandèrent au Mexique d'augmenter sa production d'opium, construisant même des tronçons ferroviaires pour en faciliter le transport. Quelle quantité leur fallait-il ? Le plus possible.

La crise économique, la finance phagocytée par les produits dérivés et les capitaux toxiques, le dérèglement des Bourses : un peu partout, ces phénomènes détruisent les démocraties, ils détruisent le travail et l'espoir, ils détruisent le crédit et détruisent des vies. Mais ce que la crise ne détruit pas, ce qu'elle renforce au contraire, ce sont les économies criminelles. Le monde d'aujourd'hui naît là, il part de ce Big Bang moderne, l'origine des flux financiers incontrôlés. Choc des idéologies, choc des civilisations, conflits religieux et culturels : autant de chapitres annexes dans l'histoire du monde. Mais si on lorgne à travers les fentes des capitaux criminels, tous les flux et les mouvements apparaissent sous un jour différent. Si l'on ignore le pouvoir criminel des cartels, tous les commentaires sur la crise et toutes les analyses paraissent reposer sur un malentendu. Ce pouvoir, il faut savoir le regarder, le fixer droit dans les yeux et le dévisager afin de le comprendre. Car il a bâti le monde moderne, il a engendré un nouveau cosmos. C'est de lui que le Big Bang est parti.

Ce n'est pas l'héroïne qui fait de toi un zombie. Ce n'est pas le joint qui te détend et rend tes yeux injectés de sang. La coke est la drogue de la performance. Avec elle, tu peux tout accomplir. Avant qu'elle ne fasse éclater ton cœur, que ton cerveau ne ramollisse, que tu ne puisses plus bander, avant que ton estomac ne devienne une plaie purulente, avant tout ça, tu travailleras plus, tu t'amuseras plus, tu baiseras plus. La coke est la réponse idéale au besoin le plus pressant de notre époque : repousser les limites. Avec la coke, tu vivras plus. Tu communiqueras plus, premier commandement de la vie moderne [...] Mais notre corps ne fonctionne pas avec des « plus ». Tôt ou tard, l'excitation doit céder le pas, le corps doit revenir à un état de tranquillité. Et c'est alors que la cocaïne intervient. C'est un travail de précision, car elle doit se faufiler entre les cellules, au point exact de leur séparation –la fissure synaptique–, et bloquer un mécanisme fondamental. Comme quand tu joues au tennis et que tu viens d'infliger à ton adversaire un imparable passing-shot le long de la ligne : à cet instant, le temps se fige, tout est parfait, la paix et la force cohabitent en toi dans un équilibre total. C'est une sensation de bien-être provoquée par une minuscule goutte d'une substance, un neurotransmetteur, versée précisément dans la fissure synaptique. Excitée, la cellule a contaminé sa voisine, qui a contaminé la sienne et ainsi de

suite, jusqu'à en entraîner des millions d'autres dans une effervescence presque instantanée. C'est la vie qui s'allume [...] Le neurotransmetteur a été résorbé, les impulsions entre chaque cellule et la suivante ont été bloquées. C'est alors qu'intervient la cocaïne. Elle inhibe la réabsorption des neurotransmetteurs, tes cellules sont donc toujours illuminées, comme si c'étaient Noël toute l'année, les décorations qui brillent trois cent soixante-cinq jours par an. Dopamine et noradrénaline : tels sont les noms des neurotransmetteurs que la cocaïne aime à la folie et dont elle voudrait ne jamais devoir se passer. La première est celle qui te permet d'être au centre de la fête, car tout est alors plus facile. Il est plus facile de parler, plus facile de flirter, plus facile de se montrer sympathique, de se sentir apprécié. La seconde, la noradrénaline, a une action plus sournoise. Autour de toi, tout est amplifié. Un verre qui tombe ? Tu l'entends avant les autres. Une fenêtre qui claque ? Tu t'en aperçois le premier. On t'appelle, Tu te tournes avant qu'on ait fini de prononcer ton nom. C'est ce que fait la noradrénaline. Elle augmente le niveau de vigilance et d'alerte, et le milieu environnant se remplit de dangers, de menaces, il devient hostile, tu t'attends à tout moment à une agression, à une attaque. Les réponses peur-alertes sont accélérées, les réactions immédiates, sans filtre. La cocaïne est le carburant des corps. C'est la vie portée au carré, au cube. Avant de te consumer, de te détruire. La vie en plus qu'on semble t'avoir offerte, tu la paieras avec des intérêts dignes de l'usure. Plus tard, peut-être. Mais plus tard, ça ne compte pas. Il n'existe que l'ici et le maintenant.

Il y a des dealers de rue qui peuvent gagner jusqu'à quatre mille euros par mois, auxquels s'ajoutent des primes si leur chiffre d'affaires est bon. Mais les dealers de la bourgeoisie gagnent jusqu'à vingt ou même trente euros par mois. Je le regarde, puis je lui demande s'il peut me confirmer ce que j'ai perçu en écoutant ses histoires, c'est-à-dire qu'il méprise ses clients. « Oui, c'est vrai. Au début, je les aimais bien parce qu'ils me donnaient ce dont j'avais besoin. Mais avec le temps, tu les regardes et tu comprends. Tu comprends que tu pourrais être à leur place. Tu te vois de l'extérieur et ça te dégoûte. Je n'aime pas mes clients parce qu'ils me ressemblent trop, à moi ou à ce que je deviendrais si je décidais de m'amuser un peu plus. Et ça, ce n'est pas juste dégoûtant, ça fout la trouille. »

Les nouveaux narcos sont aussi capitalistes que les anciens, ceux de Pablo, mais ils sont plus raffinés [...] Ils se comportent en honnêtes hommes d'affaires et s'habillent avec élégance, ils savent évoluer dans les cercles importants et circulent librement dans les villes. Leur façon de trafiquer change elle aussi. A travers de fausses entreprises et l'exploitation des circuits économiques légaux dans lesquels il est facile d'introduire des marchandises illégales, ils doivent d'assurer que la marchandise voyage en sécurité. Et il y a les banques. Plus d'espace conquis au sein de l'économie légale, cela signifie plus de marge de manœuvre pour développer le business de la coke. Entreprises du bâtiment, usines, sociétés

d'investissement, stations de radio, équipes de football, concessions automobiles, centres commerciaux.

J'ai aussi appris que les narcotraficants étaient certes des citoyens du monde, mais que leurs gestes et leurs pensées, ces mêmes hommes les conçoivent comme s'ils n'étaient jamais sortis de leur village. On peut vivre n'importe où, y compris en plein Wall Street, sans jamais abandonner les règles de son village. Des règles anciennes, qui aident à vivre dans le monde moderne sans s'y égarer. C'est la règle qui permet aux organisations italiennes de négocier avec les narcos sud-américains et les cartels mexicains en position de force, et d'acheter des tonnes de drogue en donnant simplement leur parole.

Les profits des organisations criminelles ont été les seules liquidités investies dans certaines banques, leur permettant d'échapper à la faillite. Les chiffres du FMI sont impitoyables : entre janvier 2007 et septembre 2009, la valeur totale des titres toxiques et des prêts non-remboursables des banques américaines et européennes s'élèvent à 1000 milliards de dollars. Et à côté de ces pertes, il y en a des faillites, des établissements placés sous tutelle. Dans la seconde moitié du 2008, les liquidités étaient devenues le principal problème des banques. Seules les organisations criminelles paraissent disposer d'énormes quantités d'argent liquide à investir et à blanchir. [...] les liquidités des mafias peuvent permettre au système financier de rester debout. Voilà le danger. Une enquête récente montre que 97,4% des profits générés par le trafic de drogue en Colombie sont injectés dans le circuit bancaire américain et européen grâce à diverses opérations financières. Des centaines de milliards de dollars. Le blanchiment se fait grâce à un système d'actions, de holding emboîté qui permette à l'argent liquide de se transformer en titres électroniques, et puis de passer d'un pays à l'autre. Lorsqu'il arrive sur un nouveau continent, il est pratiquement propre et surtout impossible à pister. C'est pourquoi les prêts interbancaires ont été systématiquement financés par l'argent provenant du trafic de drogue et par d'autres activités illégales. Certaines banques ne doivent leur salut qu'à cet argent. Une grande partie des 352 milliards de narcodollars estimés a été absorbée par l'économie légale et donc parfaitement blanchie [...] New York et Londres sont les deux plus grandes blanchisseuses d'argent sale du monde. Les centres du pouvoir financier mondial se sont maintenus à flot grâce à l'argent de la coke.

Je suis un monstre, comme l'est toute personne qui s'est sacrifiée pour une cause qu'elle croyait supérieure. [...] Pour moi, le mot « narcocapitalisme » est devenu une bouchée qui ne fait que grossir. Malgré la police et les saisies, la demande de coke sera toujours énorme, plus le monde accélère, plus il y a de coke ; moins on a de temps pour nouer des relations stables et des échanges réels, plus il y a de coke.